

PARTICIPATION DE L'ÉCOLE MODERNE aux travaux de l'Université d'été de Toulouse

Roger FAVRY

Après un travail assez soutenu effectué avec les étudiants en lettres de Toulouse du 22 au 31 juillet dans le cadre de l'Université critique, il m'est possible de dégager certaines conclusions. Elles sont d'ailleurs le fruit d'un travail commun : après chaque séance les militants de l'École Moderne qui étaient présents s'interrogeaient sur la valeur du travail effectué. Dire que ce travail ait été entièrement positif serait beaucoup dire. Mais j'anticipe.

Nous avons pu voir à quel point la pédagogie Freinet était non seulement peu connue mais aussi difficile à cerner pour les étudiants en lettres. Ceci s'explique par des conditions matérielles d'abord. Le groupe de Haute-Garonne qui a pu organiser un stage du 9 au 12 juillet avec des psychologues s'est montré satisfait du travail effectué parce que le groupe était stable. Au contraire l'Université d'été étant ouverte à tous a vu passer bien du monde

mais sans continuité dans les présences individuelles. Ceci s'explique ensuite par l'état d'esprit particulier aux facultés de lettres qui a considérablement surpris nos camarades du primaire et passablement étonné nos collègues scientifiques. Enfin il faut bien reconnaître que la fermeture des facultés a fortement, pour ne pas dire presque complètement, compromis le travail de l'université d'été : locaux divers, quelquefois pas de locaux du tout... Enfin sur les 12 ou 15 000 étudiants que peut comporter une faculté, étaient présents une quarantaine...

Nous avons donc discuté et expliqué ce que nous faisons. Les possibilités et les perspectives offertes par l'École Moderne les ont d'autant plus intéressés que nous avons été pratiquement les seuls à prendre réellement contact avec les étudiants et à travailler avec eux. Le travail s'était finalement réparti de la manière suivante :

— travail en commission (français, philo, maths) de 14 à 17 h, puis de 17 à 19 h partie spécifiquement Ecole Moderne. Le soir avaient lieu des séances à l'orientation plus large.

Le travail en commission de français a été fructueux dans la mesure où il a permis des prises de conscience nécessaires. Un document de travail servait de base à la discussion. Idéologiquement il rejoint en quasi-totalité les positions de l'Ecole Moderne mais pratiquement il n'offre aucune solution, aucune technique. La discussion fut quelquefois difficile car les étudiants se référaient constamment à la situation qu'ils avaient connue alors que nous comme enseignants pratiquant le texte libre, la correspondance, le journal, la conférence d'élève, etc... nous en connaissons une autre. Un linguiste qui était là a admis que l'existence même du texte libre (il ne connaissait même pas Freinet de nom !) remettait en question tout ce qu'il pouvait savoir de la linguistique puisque le corpus des textes d'élèves changeait radicalement de sens et de contenu. Néanmoins comme les mauvaises habitudes deviennent règles de vie, nous avons perdu beaucoup de temps : ainsi il a fallu quatre heures (deux fois deux heures) pour que le groupe arrive à l'idée que la notion de « langue idéale » ne correspond à rien, donc qu'il s'agissait d'un faux problème. On ne peut pas parler vraiment de temps perdu d'ailleurs, mais de déconditionnement d'esprits placés dans un milieu qui les conditionne profondément au point qu'ils ne s'en rendent plus compte.

Les mêmes remarques sont valables en ce qui concerne les réunions plus spécifiquement Ecole Moderne. Nous avons constaté d'ailleurs en deux mois de travail (juin-juillet) une modification profonde de l'auditoire. Pendant long-

temps nous avons eu affaire à des étudiants soucieux de se documenter parce qu'ils allaient enseigner l'an prochain. Puis peu à peu ceux-ci se sont éloignés non de nous, mais de l'ensemble de l'université critique qu'ils trouvaient trop verbeuse. Nous avons pu tout de même faire, je crois, un bon travail : distribution de photocopiés offrant les premiers renseignements à connaître, vente de dossiers pédagogiques. Ensuite, à mesure que les semaines passaient, ne restèrent que les plus engagés dans le mouvement, c'est-à-dire ceux qui mettent radicalement en question la société qu'ils connaissent et que d'ailleurs ils se refusent à servir par le biais de l'enseignement : il est symptomatique que nous ayons entendu plusieurs déclarer qu'ils ne tenaient pas du tout à enseigner. Par là même, ils considéraient avec sympathie notre travail mais en refusant de voir qu'ils seraient eux aussi devant une classe.

Il ne faut pas s'étonner de ces contradictions. Pas plus qu'il ne faut s'étonner de certaines critiques qui ont proprement abasourdi nos camarades : je les ai résumées dans la fiche *Ecole et Société*. Il est symptomatique de constater que ces étudiants pouvaient se dire prolétariens et en fait n'être que médiocrement intéressés par ce qui ne concernait pas l'enseignement secondaire : l'importance d'un cours préparatoire, d'une classe de perfectionnement ou de transition n'ont paru les toucher qu'au moment où une institutrice membre du GET a parlé de ses petits portugais, des bidonvilles et de la psychanalyse... Du coup on nous reprocha de ne pas avoir assez parlé du milieu (nous l'avions fait mais ce n'était pas sous forme d'un exposé !), de sous-estimer l'importance de la psychanalyse... (alors que nous nous étions bornés à nous montrer méfiants envers certaines tendances de la psychana-

nalyse, celles qui comme certaines formes du behaviorisme prétendent tout régenter...)

D'où viennent ces contradictions? Ces incompréhensions? De très loin. De tout un contexte éducatif fondé sur la répression. On ne se débarrasse pas en un tournemain de quinze ans d'esclavage. On peut dire que le rendement faible de cette université d'été a pour responsable direct, une éducation tournée vers la mystification. Mieux que les examens, que le bac, c'est le comportement profond de nos interlocuteurs (qui auraient pu être nos élèves), qui porte témoignage de l'épouvantable gâchis commis depuis des années.

— manque d'esprit pratique : pas d'organisation. Une réunion prévue est brusquement décommandée sans prévenir et se tient ailleurs. Au nom de la liberté, l'incohérence institutionnalisée. — manque de méthode de travail : discussions qui s'enferment, ordres du jour abandonnés presque aussitôt adoptés. Pas de comptes rendus, pas de conclusions pratiques.

— manque de prise sur le réel : les résistances sociales sont sous-évaluées, sentiment diffus qu'une barricade vaut un raisonnement, un dossier, une action souterraine et de longue haleine et qu'elle peut remplacer tout cela... Nous nous sommes laissé dire (mais pas longtemps...) qu'en quarante ans nous n'avions rien fait ! Il a fallu ainsi expliquer beaucoup de choses simples que ces étudiants ne semblaient pas comprendre : que les choses, les êtres et les faits résistent plus fortement qu'on ne le voudrait, le réel c'est « dur »...

Mais nous commençons seulement à payer les tragiques erreurs du lycée traditionnel. J'ai été très frappé par le fait que seuls les « enragés » parlent : les agitateurs agitent mais les modérés

ne modèrent pas. Ils se taisent ou s'éloignent. Dès lors le travail commun n'avance plus. C'est le problème du Ventre, du Marais dans la Révolution : la démocratie n'est possible qu'avec un projet commun et viable. De là à forger des modèles théoriques inapplicables et dangereux il n'y a qu'un pas... D'où deux erreurs :

— au nom d'une idéologie (mal précisée du reste) on veut bâtir une certaine école. Cette école va-t-elle dans le sens de cette idéologie? Nos interlocuteurs étaient d'accord. Par contre manifestait-elle certains traits qui ne collent pas avec l'idéologie? Alors là ils ne l'étaient plus. Nous avons vu en particulier que l'expression libre leur faisait peur, précisément parce qu'elle était libre. Ce qu'ils auraient voulu c'est qu'on leur présente une école « idéologiquement correcte », aisée à établir, où l'on escamote le problème de l'enfant ou de l'adolescent pour les « former », et si besoin est, à la dure. Au nom de l'idéologie, on était prêt alors à réutiliser l'attirail le plus éculé de l'école traditionnelle.

— l'idée qu'il faut aller de l'avant sans trop s'inquiéter de qui marchera et de comment on marchera. L'idée que cela puisse tourner au fascisme ne semble pas effleurer les plus jeunes. Ils ne l'ont pas connu : au lycée en général on a étudié Salazar et Franco mais sans se demander vraiment comment ils pouvaient être encore là au bout de trente ans. Quant à « Monsieur le Président » de Miguel Angel Asturias, ce livre atroce sur la dictature sud-américaine, il n'est pas connu. Pourtant, sans lui, comment comprendre Che Guevara?

Malgré ces réserves, nous devons souligner que le bilan de ces rencontres est dans l'ensemble positif et que nous sommes décidés à les poursuivre.

R. FAVRY